



Ni Gainsbourg ni Gainsbarre

# Serge

## par Jane

Elle a été bien plus que la compagne de Gainsbourg : sa muse, son autre moi, sa part de lumière. Qui mieux qu'elle pourrait dire l'insaisissable vérité du dandy aux mille masques – et de leur couple devenu mythe ? A la veille de l'expo-événement de la Cité de la Musique, Jane Birkin se souvient...

### La rencontre

Pierre Grimblat m'avait repérée dans « Blow up » d'Antonioni. Il m'a demandé de venir à Paris pour faire des essais avec Serge Gainsbourg, pour « Slogan », qu'il s'appretait à tourner. Visiblement, Serge ne voulait pas de moi. J'ai dit à Grimblat que ce n'était pas possible de tourner avec quelqu'un qui me trouvait si nulle. Alors Pierre a eu une idée : il a organisé un dîner, au New Jimmy's, je crois, et puis il nous a laissés seuls. J'ai demandé à Serge de danser, et il m'a marché sur les pieds. Ça m'a enchantée. Ce « *dangerous man* » avait des pieds d'argile. Après, il a voulu me montrer tout Paris. Au Raspoutine, l'orchestre nous a reconduits jusqu'au taxi en jouant « la Valse triste » de Sibelius. Serge glissait des billets dans leur violon en me disant : « *Ce sont des putes,*

*comme moi.* » Puis on est allé écouter des musiciens mexicains dans une boîte, et un jazzman noir, avec lequel il a joué du piano à quatre mains. On est parti à Pigalle, chez Madame Arthur, où il y avait des personnes extraordinaires, des hommes déguisés en poule ou en coq. Ils embrassaient Serge et l'appelaient « Sergio ». Alors je me suis mise à l'appeler « Sergio », moi aussi. Dans la rue, les putes lui disaient : « *Salut !* », et il leur souriait. Au petit matin, on est reparti vers les Halles. Il y avait les bouchers aux tabliers tachés de sang. Et Serge leur offrait du champagne. Et puis il m'a demandé : « *Je vous dépose chez vous ?* » Et j'ai dit : « *Non.* » J'étais tellement surprise de mon audace. Tout allait si vite... A la réception de l'hôtel, ils ont dit : « *Votre chambre habituelle, monsieur Gainsbourg ?* » Et je me suis dit : « *Merde, merde...* » Dans l'ascenseur, je faisais des grimaces dans la glace ■

Agence Angell



Pendant le tournage  
de « Slogan » en 1968

## Lady Jane

C'était un après-midi de fin d'été, sur la terrasse d'une maison de pierres sèches, quelque part dans le sud de la France. Une pause dans le tournage du prochain Rivette. Cheveux tout courts, débardeur et gros pantalon militaire, silhouette d'adolescente, elle a couru dans le jardin pour cueillir des fleurs sauvages. Au four, elle a mis un bar à griller avec une branche de thym. Elle demande si on a faim, si on a soif. Cherche-t-elle à gagner du temps ?

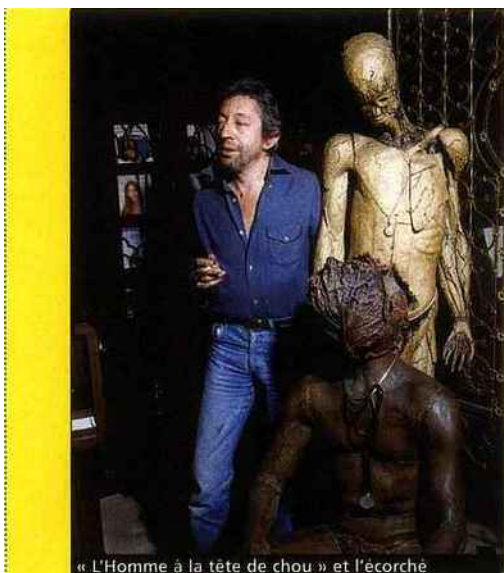
Sur la table, on a posé une grosse chemise, pleinc de photos, de manuscrits, de reproductions d'objets, que sa fille Charlotte a bien voulu prêter pour la grande exposition Gainsbourg de la Cité de la Musique (voir encadré p. 24). Elle feuillette délicatement, silencieusement d'abord. Et c'est tout un passé qui lui saute à la figure. Plus de dix ans de vie ensemble, avec Kate et Charlotte, dans la maison noire de la rue de Verneuil. Elle a un mouvement de recul d'abord, comme un spasme douloureux :

« Vous aussi ça vous ferait quelque chose, non, de revoir tous ces souvenirs de quelqu'un que vous avez tant aimé ? »

Jane et Serge, Serge et Jane, tant aimés – et déchirés aussi –, mais jamais vraiment quittés. Malgré Gainsbarre, malgré d'autres amours, malgré la mort en 1991 de « Sergiou », comme elle l'appelle, d'une voix qui glisse comme une caresse. Pour « le Nouvel Observateur », Jane Birkin a accepté de feuilletter cet album intime d'un amour éclatant et sulfureux. Il était une fois une petite Anglaise fragile et un dandy blessé...

A. L.

pour me donner du courage. Mais quand je suis sortie de la salle de bains, il dormait. J'ai filé au Drugstore, et j'ai acheté un 45-tours, qui était un tube, à l'époque : « Yummy, Yummy ». Et je le lui ai glissé entre les doigts de pied. Puis je suis rentrée à mon petit hôtel. Pas touchée, donc nickel. J'avais si peur qu'il me prenne pour une fille facile ! Quand je l'ai connu, je venais d'être brûlée par un mariage qui avait échoué. Et lui aussi était brûlé par sa séparation d'avec Bardot. Chacun de nous faisait gaffe. Et petit à petit, on s'est fait des pansements. Un jour, à Venise, il m'a donné une photo d'une jolie église. Au dos, il avait écrit « *L'amour doit être pur, et impur.* » Voilà comment ça a commencé.



« L'Homme à la tête de chou » et l'écorché



## Rue de Verneuil

Serge était absolument fou de cette statue de Claude Lalanne, « l'Homme à la tête de chou ». A moi, cette femme sculpteur avait offert une fleur en métal, une pensée, et elle était encore là, cachée à l'intérieur. Alors, je me demandais : si la pensée est à l'intérieur, pourquoi le chou ne serait-il pas dedans ? Et si le chou est dedans, pourquoi pas le monsieur ? A côté, il y a l'écorché. Il est en papier mâché et il s'ouvre, alors on peut voir tout ce qu'il y a à l'intérieur, les tripes, les veines. Il faisait très peur à Kate et à Charlotte, qui devaient passer devant la nuit, quand elles allaient aux toilettes. Elles croyaient que ses yeux allaient s'allumer dans le noir. Alors, elles mettaient leurs petits derrières à la fenêtre, et elles faisaient pipi dans le jardin des voisins. Comme mon frère qui collectionnait les têtes de mort, Serge avait acheté un petit crâne et l'avait posé sur son piano. Mais dès que la nuit a commencé à tomber, il l'a remballé dans du papier journal, et m'a dit : « Aie, aie, Janette ! Si cette tête a donné son corps à la médecine, elle va peut-être revenir la nuit en me faisant "houhou". Je ne veux pas. » Et elle a quitté la maison.

Quand nous sommes arrivés rue de Verneuil, cela faisait un an que nous habitions à l'hôtel l'Hôtel, rue des Beaux-Arts, après y avoir essayé toutes les chambres : celle d'Oscar Wilde, de Mistinguett, la mauve, la rose. Cela coûtait une fortune. Et Serge avait cette maison vide rue de Verneuil, trouvée par son père. Nous y avons emménagé, sans un meuble. On a installé des lits de camp et c'était très gai. Sur la rue, il y avait des vitres colorées que je trouvais moches. Alors, juste pour me montrer qu'il avait un goût magnifique, Serge les a fait refaire en cristal.

Il était incroyablement méticuleux,



Autoportrait, 1957. « On y sent toutes les blessures du monde. »

cheveux étaient là encore, dans une pagaille organisée, comme le jour où j'étais partie, et ma bouteille de shampoing, qui pourtant n'était pas jolie. C'était une mise en scène. A la cuisine, c'était la même chose. Serge est la seule personne que je connaisse qui se soit fait fabriquer un réfrigérateur avec une porte transparente, pour que l'on puisse voir ce qu'il y avait dedans. Et il fallait que ce soit beau : le beurre ne devait plus être enveloppé, mais sur une assiette, et il fallait que l'assiette soit jolie ! Jamais de serviettes en papier. Les mégots, c'était dégueu. Il vidait les cendriers et les essuyait tout le temps. Pas de café serré dans une grande tasse, toujours des petites, qu'il relavait avant d'en verser un nouveau. Il faisait très bien le foie haché et les œufs aux oignons. Moi, j'épluchais, lui était l'artiste. A la dernière minute, il passait un jaune d'œuf cru dans une passoire, puis émettait un jaune dur, en pluie, pour que ce soit plus joli.

On mangeait dans la cuisine. Une fois, on a mangé dans le salon sur la grande table, avec Zizi Jeanmaire, Roland Petit, Pierre Bergé et Yves Saint Laurent. Serge adorait Yves, et pour le plaisir d'un bon mot lui avait envoyé un télégramme : « *Toi qui ne fais que du sur-mesure, comment peux-tu te mettre au prêt-à-porter ?* » Yves en avait pleuré. Pour se faire pardonner, Serge l'avait rappelé et invité à dîner, mais... « en haute couture »...

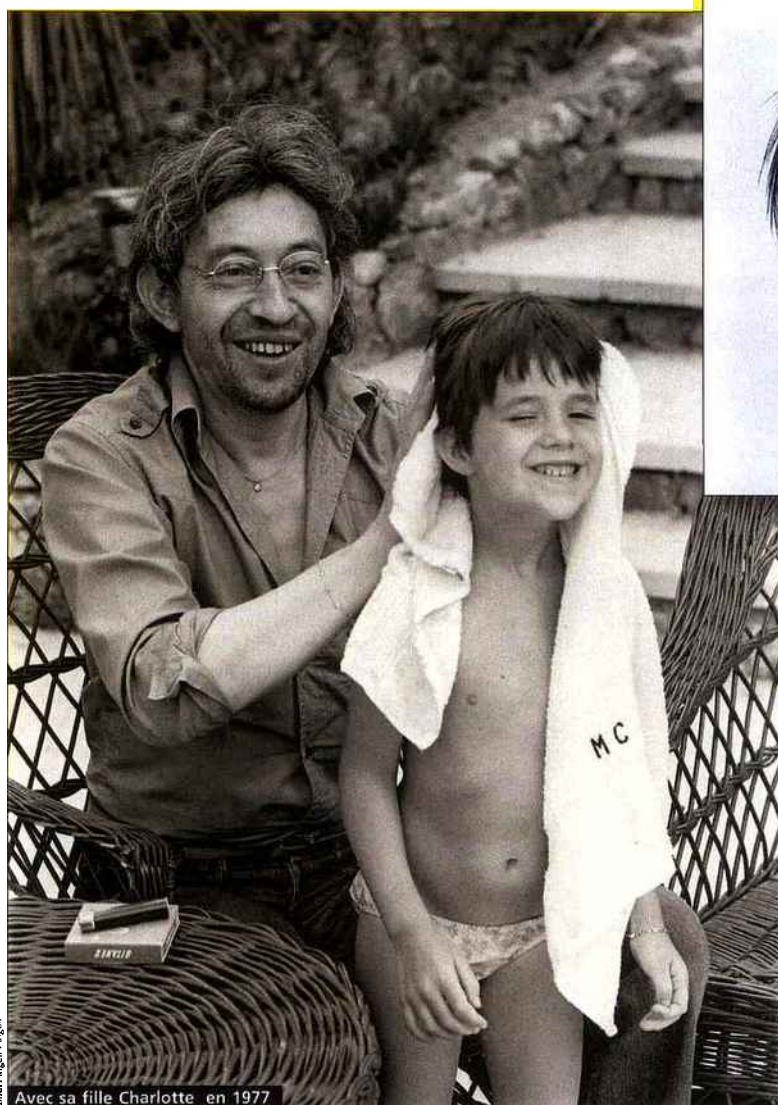
## Autoportrait

Serge a détruit presque toutes ses toiles. Parce que pour lui, être peintre, c'était être Francis Bacon, ou rien. Chez Jacqueline, sa sœur aînée, il y a cet autoportrait, de 1957. Il ne le trouvait, je crois, pas trop mal. Il ne s'y fait pas de cadeau. Mais son regard est si lucide, surprenant de candeur. C'est celui d'un homme qui sait qu'il n'est pas compris, mais qui a le regard fier. On y sent toutes les blessures du monde. A ses débuts, le public lui jetait des pièces pour qu'il s'en aille. Et l'attendait à la sortie des artistes pour récupérer l'argent. Il n'arrivait pas à retenir les paroles de ses chansons, et se faisait des antisèches. Les gens rigolaient. C'est pour ça qu'il n'a pas chanté sur scène pendant vingt ans. Il a eu tant de mal à s'habituer à lui-même... Pour lui, le comble de la beauté, c'était Robert Taylor ! Incroyable ! Pour moi, quand il chantait « Manon », avec son pull marin dont il déboutonnait les deux premiers boutons pour donner l'impression que son cou était plus long, il était au sommet de sa beauté. Il avait été aimé des plus belles femmes du monde, et il n'avait pas à se poser la question de savoir s'il était charmant. Il l'était, si charmant... Mais il n'arrivait pas à s'apprivoiser lui-même. Il était très rare qu'il dessine.



Rue de Verneuil.  
« Il voulait un désordre ordonné par lui. »

maniaque, même. Il fallait que rien ne vienne chiffonner son œil. Il voulait un désordre ordonné par lui. Ne jamais poser les objets droits, parce que c'était trop vilain, mais toujours un peu de travers, et ne jamais les changer de place. Cette élégance naturelle, cette esthétique si raffinée étaient pour lui comme une façon de repousser la mort. La salle de bains, il en avait fait un croquis précis, à partir de celle de l'appartement de Salvador Dali tapissée d'astrakan noir, où il avait, en cachette, passé plusieurs nuits avec une jeune femme, des années auparavant. Tout y est, sauf les candélabres, qu'il a barés sur le dessin. La baignoire très basse, les flacons, les épingles à cheveux, qu'il fallait laisser là, comme si l'on venait tout juste de partir. Quand il est mort, dans cette même salle de bains, j'ai vu que mes épingles à



Daniel Angeli - Agf-1

Avec sa fille Charlotte en 1977



Illustration Fabrice Demessence

de filles ont envie de la chanter en duo avec lui. Et moi, qui le rencontre en 1968, j'ai une peur bleue qu'il la chante avec d'autres bien plus jolies que moi. Il écrit pour moi « Jane B », et pense que « Je t'aime » serait bien pour la deuxième face. Je connais la version avec Bardot. Je refuse de la réécouter, parce que c'était si envoûtant, l'orchestration était si troublante. Ça me foutait des complexes. On a enregistré à Londres, chacun dans une cabine, à des kilomètres l'un de l'autre. Serge me dirigeait par gestes. Sa propre voix lui déplaisait. C'est comme ça qu'il a inventé le *talk over*, une façon de parler-chanter, tout près du micro. Il m'a appris. Il fallait que cela reste fragile, et quand ça marchait bien, il était le premier à pleurer d'émotion. Il voulait que je chante un octave au-dessus de Bardot, avec un côté garçon, comme dans les chorales anglaises. C'était tellement sulfureux... Notre producteur a dit à Serge : « *Je veux bien aller en prison pour un disque. Mais il faut que tu écrives dix titres et qu'on vende le disque sous Cellophane.* » Et c'est comme ça qu'on a enregistré « 69 année érotique », sur l'autre face, et que « Je t'aime » a fini par sortir. » Après, avec « la Décadance », Serge a eu l'idée de retourner la fille, dos à l'homme, alors que pendant des siècles les femmes et les hommes avaient dansé face à face. C'était génial, mais ça a moins bien marché.

## ■ Charlotte

Ce portrait de Charlotte, il l'a dessiné dans un restaurant de Trouville, à table, très vite, sur une nappe en papier. Regardez la finesse du trait. Plus tard pour le disque « Amour des feintes », il a dessiné la pochette. Je pensais que j'avais l'air d'avoir le mauvais œil, Serge m'a juste dit que c'était parce que j'ai les yeux clairs, et qu'il se refusait à faire des ombres, à estomper. Je l'ai supplié de rajouter une mèche de cheveux. Et il l'a fait, très gentiment, alors qu'il aurait pu me dire d'aller me faire voir. Et là, sa plume a cassé. Et ça a donné ce dessin magnifique. Il était content de ne pas avoir perdu la main. Il avait encore ce don. Il était heureux, et il disait : « *Maintenant, je vais pouvoir retourner à la peinture.* » C'était six mois avant sa mort.

## ■ Je t'aime, moi non plus

Ce n'est pas la vraie affiche du film « Je t'aime, moi non plus », mais l'une des photos que Serge et moi avons faites dans « Lui », pour le fun. Pour Serge, le contraire de l'érotisme, c'était les filles à la peau orange qui sourient à la caméra, au bord d'une piscine. Ce qu'il adorait, c'était les chambres de passe, les lits en fer, les menottes, les corps blêmes, les lumières lugubres, les bas noirs et les dessous de soie. La chanson avait été écrite pour Brigitte Bardot et enregistrée en 1967. Elle a demandé que le disque ne sorte pas à cause des problèmes avec son mari d'alors. Serge, très gentleman, accepte. Gentleman, mais pas con. Plein



C'était toujours le mot qui lui donnait l'idée d'une chanson, et pas le contraire. Dans les années 1980, je lui ai demandé de me faire encadrer le manuscrit de « C'est con ces conséquences ». « *C'est con qu'on se quitte / J'entends hurler le silence / Mon cœur qui palpite...* » Il l'a fait, et il me l'a offert.

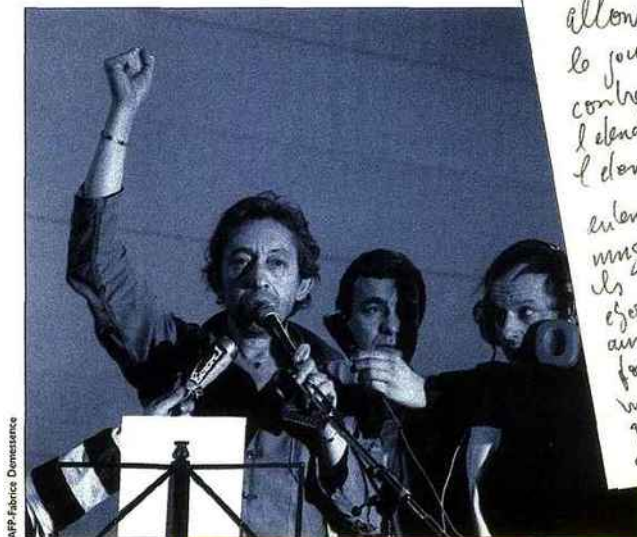
## «Yellow star»

C'est la une du quotidien antisémite « la Libre Parole », dirigé par Edouard Drumont au lendemain de la condamnation du capitaine Dreyfus. La façon dont ce journal est arrivé chez nous est incroyable. On tournait « Je t'aime, moi non plus », pendant l'été 1975, du côté d'Uzès. Mon frère Andrew adorait visiter les maisons abandonnées. Un jour, il arrive en nous disant qu'il a découvert une maison insensée. Nous y allons une première fois, en pleine nuit, avec des torches. On se fait griffer par les ronces. On se glisse par une fenêtre. Dans les sous-sols, il y avait des carcasses. Au grenier, on découvre des centaines de vieux journaux jamais ouverts. On y est retournés le lendemain, Andrew, Serge, Gérard Depardieu, et moi, avec deux valises. Et on a emporté des journaux. Quand on les a décachetés, on a pris toute cette horreur en pleine figure. Andrew a donné celui-ci à Serge, qui l'a accroché rue de Verneuil. Jamais Serge n'évoquait



Fabrice Domestienne

le fait qu'il était juif. Il disait juste – comme dans « Rock Around The Bunker » – qu'il avait porté la « yellow star ». Il jouait au shérif Réfugié du côté de Limoges, il a dû, une fois, se cacher dans les bois, parce qu'il y avait une rafle. Avec sa sœur jumelle, Liliane, ils avaient moins conscience du danger que leur sœur aînée, Jacqueline, qui aurait aimé entrer dans la Résistance. Un jour, chez les Ginzburg, il y a eu une descente de la Milice. Ils avaient de faux papiers, maladroitement imités. Arrivés d'Istanbul avec de faux documents turcs, ils avaient l'habitude. Alors Serge a beaucoup admiré sa mère. Mamie, qui était très jolie, blonde, a dit : « Allez-y, messieurs, fouillez ! » Elle s'est assise sur la toile cirée de la cuisine. Et sous la toile cirée, il y avait les faux papiers.



AFP-Fabrice Domestienne

## Sans filtre et avec cachous

Comme elle a récemment – et avec tant de talent ! – dormi dans le lit de Sagan et enfilé ses pulls de cachemire troués de brûlures de cigarettes, Marie-Dominique Lelièvre (1) avait déjà humé le parfum de Serge Gainsbourg, effluves de « First » de Van Cleef and Arpels, encore tapis au creux de la si noire rue de Verneuil. L'improbable Fulbert, valet de pied et de cœur de la star morte, lui a servi de guide au fond de sa penderie et des recoins de son âme. L'élégante portraitiste de « l'hyper-héros hexagonal » n'est pas dupe des manières qu'elle devine. Elle n'est pas toujours tendre non plus, à l'égard de la figure « de ce père qui transgresse », et dont « la société média-

tique » a fait « sa tête de gondole ». « Gainsbourg sans filtre », publié en 1994, est aujourd'hui réédité, agrémenté d'une préface toute neuve, qui crisse sous la dent.

Arnaud Viviant, lui, offre un livre magnifique – textes futés et photos sublimes (2) – en forme d'abécédaire, pour dessiner le portrait d'un raffinement extrême de ce Gainsbourg qui « suçait les mots comme des cachous ». Il faut aimer les cachous. Mais quand on aime, c'est un délice.

A. L.

(1) « Gainsbourg sans filtre », par Marie-Dominique Lelièvre, Flammarion, 18 euros.

(2) « Gainsbourg vu par Arnaud Viviant », Hugo Image, 25 euros.

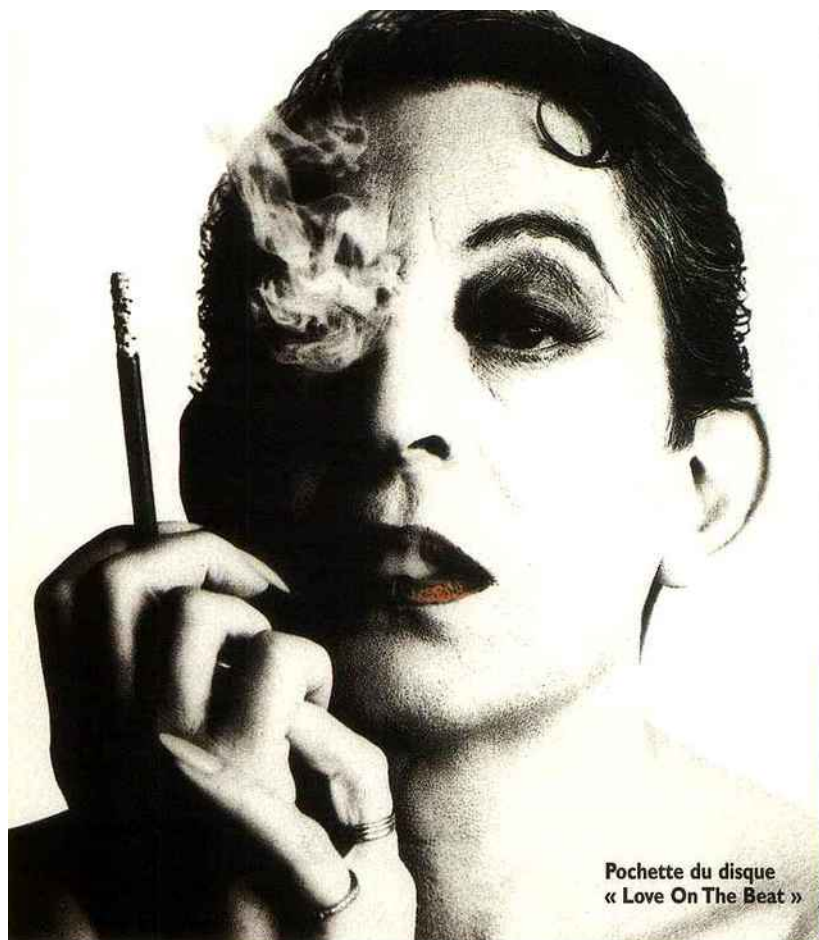
## « La Marseillaise »

Evidemment, Serge fait la une des journaux, après cet étrange non-concert de Strasbourg, en janvier 1980. Il a enregistré « Aux armes et cætera » en version reggae. Un énorme scandale, pour une partie de la presse de droite, l'extrême-droite, les paras. La nuit précédant le concert, il y avait eu des alertes à la bombe dans notre hôtel. Tout le monde avait été évacué. On a pris le bus, avec les rastas. L'ambiance était très tendue, les paras surexcités, on nous annonce que le concert va être annulé. Alors, Serge va voir ses musiciens et leur dit : « Je ne veux pas que vous preniez de risque pour moi. Vous avez assez d'emmerdes chez vous. F'y vais. » Il est monté sur la scène, seul. Il a chanté le texte original de « la Marseillaise », a

cappella. On voyait bien les paras et leurs bérets rouges aux premiers rangs. Ils ne savaient pas s'ils devaient rester assis, ou se lever, garder leur béret ou se découvrir. A la fin, Serge n'a pu résister à leur faire un bras d'honneur. C'est sur une seconde de courage que l'on devient un héros ou pas. Je n'ai jamais connu Serge militant, mais là, devant ceux qui étaient en fait les précurseurs du Front national, il a fait exactement ce qu'il fallait. Tendresse pour ses musiciens, démarche irrésistible pour emmerder ceux qui voulaient le faire taire, et ne pas se dégonfler pour ceux qui étaient venus pour lui. Chouette. Juste parfait.

allons enfants de la patrie  
le jour de gloire est arrivé  
contre nous de la tyrannie  
l'étendard sanglant est levé  
l'étendard sanglant est levé  
entendez vous dans nos campagnes  
marcher ces féroces soldats  
ils viennent jusque dans nos bras  
égorger nos fils nos compagnons  
aux armes  
formez vos bataillons  
marchons  
qu'un sang impur  
abreuve nos sillons

Gainsbourg chante  
« la Marseillaise »  
à Strasbourg, le 4 janvier 1980



Pochette du disque  
« Love On The Beat »

je savais – métaphoriquement – que j'avais toujours ma place chez lui. Ni Jacques [Doillon, avec qui vivait alors Jane Birkin] ni Bambou [la mère de son dernier enfant, Lulu] ne menaçaient cette place, pas plus qu'ils n'étaient menacés, ni par moi ni par lui.

Malgré Gainsbarre, il n'a pas été abîmé. Quand il mettait ses vestes en python, moi je trouvais ça affreux. Il me disait : « Les pisseuses trouvent ça génial ! » Et il avait raison. Les teenagers se reconnaissent dans cet autre teenager, avec ses petites pompes blanches, qui brûlait des billets, faisait les pieds de nez que leurs parents n'auraient jamais osé faire. Il se comportait comme un adolescent, dans ce que cela avait de plus romanesque, de plus incendiaire et provocateur. Au Casino de Paris, quand il a chanté « la Javanaise », les mômes ont allumé leurs briquets. Après, ils ont découvert toutes ses merveilles, « l'Homme à la tête de chou », ou « Melody Nelson ». Et ça, ça l'a bouleversé.



Fabrice Demessence

## Ambiguïté

Pour les fêtes, les fins de tournage, Serge adorait qu'on se déguise, moi en garçon, lui en fille. Andrew, mon frère, se travestissait lui aussi. Mais Serge était beaucoup plus mignonne ! Là, dans cette photo de William Klein, qui était la pochette du disque « Love On The Beat », ou dans sa reprise de « Mon légionnaire », il y a toute son ambiguïté. Quel chanteur aurait eu une idée si politiquement incorrecte ? Serge est la première personne qui ait chanté l'homosexualité, l'attrance

pour le même sexe. Sur l'affiche du concert du Casino de Paris, la légende de cette photo, c'était : « 14 juillet, M. Gainsbourg respecte les traditions ». A ce moment-là, il s'était changé en Gainsbarre. Ce n'était pas de mon époque. Les virées, la nuit, dans les commissariats où il offrait du champagne aux policiers. Et eux qui lui donnaient leurs médailles qu'il mettait sur une table, dans sa maison. Mais on s'est toujours parlé. Il a été le parrain de Lou. Dans ma maison, il y avait toujours une petite chambre pour lui dans le jardin, parce qu'il y avait Charlotte. Et

## ■ Marilyn à la morgue

Cette photo était sur un petit meuble, à gauche, en entrant rue de Verneuil. C'est la dernière photo de Marilyn Monroe, à la morgue, avec une étiquette autour de ses petits pieds. L'expression de l'homme aussi l'intéressait. Un homme qui voyait des morts tous les jours. Mais là, c'était Marilyn, quand même... Il a l'air légèrement effrayé, il semble ressentir de la pitié, aussi. Serge adorait Marilyn. Il avait plusieurs photos d'elle. Aucun cliché glamour. Mais celles de la fin de sa vie, les cheveux en pagaille, sa façon d'être perdue sur le tournage des « Misfits ». Il avait aussi une photo où on la voyait frissonner dans un petit pull. Je suis allée à la vente de ses vêtements, et le petit pull y était. Mais il ne valait rien sans Marilyn dedans. Son visage était celui d'une enfant. Un enfant perturbé. Serge disait qu'il y avait tout à aimer chez elle, et il avait raison. C'était comme les filles qui chantaient ses chansons. Les très belles voix ne l'intéressaient pas. Il avait été incapable d'écrire pour Edith Piaf, qui le lui avait très gentiment demandé. Il disait qu'elle avait besoin de chansons qui venaient du ventre. Il lui fallait des voix qui avaient des failles.

**Propos recueillis par  
AGATHE LOGEART**

## Gainsbourg, l'expo

Après Jimi Hendrix, les Pink Floyd et John Lennon, la Cité de la Musique à Paris a décidé de consacrer une exposition à l'œuvre de Serge Gainsbourg. Du 21 octobre 2008 au 1<sup>er</sup> mars 2009, les fans – et les autres – pourront découvrir, grâce à une scénographie très inventive du commissaire de l'exposition, Frédéric

Sanchez, des archives et des documents rares. Pochettes de disques, films, enregistrements cultes et objets personnels confiés par Charlotte Gainsbourg sont disposés autour de quatre thèmes : La période bleue (1958-1965), Les idoles (1965-1969), La décadance (1969-1979), Ecce homo (1979-1989).

Un cycle de concerts est organisé parallèlement en marge de l'exposition (notamment « Melody Nelson », les 22 et 23 octobre et un concert exceptionnel de Jane Birkin, « Arabesque », le 28 octobre.  
Rés : 01-44-84-44-84  
[www.cite-musique.fr](http://www.cite-musique.fr)  
221, avenue Jean-Jaurès  
75019 Paris.

« Je suis un insoumis... »

# Gainsbarre, reviens !

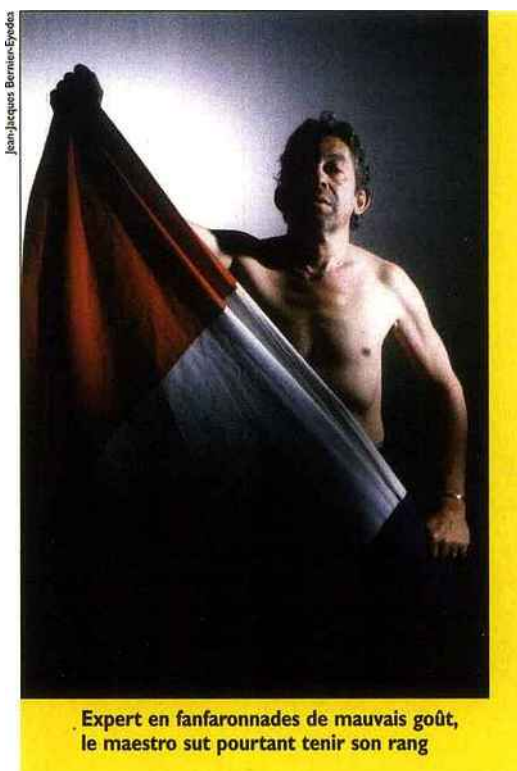
Ses frasques télévisées furent innombrables. De la blague de potache lubrique aux outrages plus significatifs. Ses transgressions manquent aujourd'hui

**O**n aurait du mal à dire qui tient le rôle du « Gainsbourg » dans la France de Sarkozy. Celui du totem national destroy et cependant hyperintégré. Celui du punk en Rolls qui sème sa zone sur les plateaux télé, celui de l'envers noir du système qui s'exhibe en pleine lumière. Trop basiquement violent pour ça, le rappeur Joey Starr. Trop parano et pas assez joueur, Maurice G. Dantec. Reste Houellebecq peut-être, qui niveau tabagisme alcoolisé et provoc sexuelle a longtemps mis la barre très haut, et qui, même désormais escorté d'un intello engagé propre sur lui, demeure assez incontrôlable.

Sûrement pas un hasard si en cherchant un successeur à « Gainsbarre qui se bourre », ce n'est pas du côté des chanteurs de variété qu'on se tourne spontanément désormais – sans doute ceux-ci sont-ils trop occupés à chanter la fraternité au Zénith. Rien de plus éloigné de ce plat militantisme que le genre de dandysme dégueu pratiqué par Gainsbourg sous les boules à facettes des émissions de Pascal Bregnot. Son atmosphère saturée de gitanes sans filtre y semblait un vrai bol d'air à côté d'un Yves Montand vantant, goguenard et pédagogue, les mérites insoupçonnés de la « crise » dans une France qui découvrait alors le chômage de masse. Gainsbourg, c'était les années Mitterrand, mais sans la moraline show-biz. Les années 1980, sans la corruption bonasse.

Il est pourtant de bon ton aujourd'hui de décréter bidon ses interventions dadaïstes, de résumer l'idole à son éthyliisme lubrique, à ses blagues zizi-caca, de rappeler que, s'il brûla un jour en direct un billet de 50 sacs, c'était pour protester contre la rapacité du fisc français. Un salaud de bourge bohème avant l'heure, au fond. Un escroc, même pas

camé avec ça. L'une de ses biographes assure ainsi que son histrionisme crade ne passerait plus auprès d'un public autrement averti, chacun sachant désormais que « ces gestes spectaculaires ne sont qu'un divertissement totalement dépourvu de conséquences subversives ». La même va jusqu'à faire de



Expert en fanfaronnades de mauvais goût, le maestro sut pourtant tenir son rang

« Lemon Incest », interprété en 1984 avec sa fille Charlotte, une source d'inspiration pour tous les pédophiles du pays. C'est admettre, paradoxalement, à quel point le personnage, même enterré depuis des années au Père-Lachaise, peut encore indigner les vigilants.

Le double Pastis au réveil, l'obscurité face au brushing de l'inoxydable Drucker et les injures réjouissantes dont Gainsbourg parsemait chacune de ses apparitions publiques ne suffirent pas, pourtant, à décider du « culte »

de l'auteur-compositeur de « la Javanaise ». Au bout du compte, la vraie provoc trouve toujours sa source dans l'ordre spirituel – son carburant secret. Adeptes des poèmes de Catulle et du raffinement cruel d'un Huysmans, Gainsbourg, c'était encore quelques grammes de belles-lettres dans un monde de cons. Le genre de figure en voie d'extinction en effet, alors que les derniers scandales cathodiques authentifiés sont plutôt à répertorier du côté des spéculations abruties sur le 11-Septembre d'un Thierry Meyssan.

Les noces monstrueuses de la culture et des paillettes de masse venaient d'être célébrées. Mais, même à la télé publique, il existait encore des niches non domestiquées. Le 2 janvier 1982, Michel Polac confrontait ainsi Gainsbourg à Renaud. Cavanna et un professeur Choron parti en torche dans un « Droit de réponse » qui choquera davantage de bons citoyens que dix ans de Marc-Olivier Fogiel. Les boires et déboires de Gainsbourg occasionneront bien sûr certains excès.

L'entretien publié en 1984 dans « Libé » laisse par exemple une impression étrange. On y voit le journaliste y ausculter ses préférences sexuelles, le sommer d'avouer si, par chance, il aimerait les naines, les filles à minerve ou les excréments entre les draps. Interviewer Gainsbourg, c'était pourtant l'espoir qu'il se passe quelque chose. Aujourd'hui, on a l'assurance qu'il ne se passera rien.

Expert en fanfaronnades de mauvais goût, le maestro sut pourtant tenir son rang en toutes circonstances. Se marrer oui, déconner comme un beauf, mais ne pas se carapater quand la France rancie vous défie de toute sa lourdeur. En janvier 1980 à Strasbourg, c'est seul sur scène que Gainsbourg chantera l'hymne national devant 200 parachutistes venus en découdre. Auparavant, il avait veillé à mettre à l'abri ses musiciens rastas. « Je suis un insoumis... et qui a redonné à "la Marseillaise" son sens initial ! », hurle-t-il alors, frêle, visiblement ému et tout à fait émouvant, avant d'entonner poing levé l'air fameux de Rouget de Lisle.

Attaqué peu de temps auparavant par un « Figaro » ne rechignant pas à jouer entre les lignes de stéréotypes antisémites, l'auteur d'« Aux armes et cætera » avait ce soir-là retrouvé la colère de Lucien Ginzburg, son vrai patronyme, l'enfant de 12 ans qui porta l'étoile jaune. On laissera ceux qui ne voulurent voir là qu'une fumisterie nihiliste de plus à leur manque de sens du *kairos*, cet instant décisif identifié par les anciens Grecs. Gainsbourg, une passion française qui fut si intense et demeura cependant si fragile.

AUDE LANCELIN

## La genèse de « Melody Nelson » « Tu seras Cole et je serai Porter »

Le musicien Jean-Claude Vannier dévoile les secrets de fabrication de l'album mythique de Gainsbourg, dont il fut l'arrangeur, le coauteur et le complice

**L**a première fois que j'ai vu Serge, c'était dans sa maison de Chelsea. Un directeur artistique de chez Warner, Jean-Claude Desmarty, avait organisé la rencontre. Rencontre un peu catastrophique, en Noël 1969. La veille, j'avais passé une nuit arrosée avec Etienne Roda-Gil et des copains qu'il avait récupérés dans les catacombes. Le matin, je prends l'avion pour Londres, dans un état déplorable. A la douane, j'avais la trouille. A

l'époque, on était obligé de passer des billets de banque dans ses chaussures, car on n'avait pas le droit de sortir la carte Bleue de France pour je ne sais plus quelles restrictions économiques.

Au début, Serge me vouvoyait. Il me disait en rigolant : « Vous me devez le respect. Je pourrais être votre père. » D'abord, on a fait la musique de film de « Paris n'existe pas » de Robert Benayoun. Les films dont nous avons composé la musique, Serge et moi, ont

un point commun : ils sont nuls. On a fait celle-là à toute vitesse, sur un coin de table. Je ne joue pas très bien du piano et lui encore plus mal que moi. Après, il me dit : « J'ai un disque en préparation. J'ai le titre, mais c'est tout. Ça s'appelle "Melody Nelson". » Desmarty avait déjà convoqué les musiciens : le bassiste Herbie Flowers, qui a joué dans « Take A Walk On The Wild Side » de Lou Reed pour 30 dollars, Vic Flick, qui joue la guitare sur le thème de « James Bond »... Il me dit : « Est-ce que tu as des chansons dans tes tiroirs ? » Mes tiroirs méritoires. Je lui montre des mélodies. Serge me dit : « Tu seras Cole et je serai Porter. »

On a enregistré une dizaine de chansons, sur le principe de « Bécassine à la plage », « Bécassine au ski » : « Melody Nelson au zoo », etc. La musique de la « Valse de Melody », on l'avait déjà utilisée dans une pub pour Martini. Puis, de retour à Paris, j'ai convoqué les musiciens de l'Opéra ; j'ai fait les cordes, le piano, l'orgue, l'harmonium, les chœurs avec les Jeunesses musicales de France. Ensuite, Serge a écouté les morceaux pendant un mois et il a écrit des paroles par-dessus.

Quand on enregistrait une chanson, Serge et moi, on se demandait toujours : est-ce que c'est aussi bien que « les Petits Pavés » ? « Les Petits Pavés » que j'ai fait chanter à Nougaro et dont on soupçonne Debussy d'avoir écrit la mélodie. C'est plus tard que Serge s'est soucié d'être moderne et d'avoir du succès auprès du public jeune. Il était obsédé par la réussite. Il y a une certaine note dans la « Ballade de Melody Nelson », un la dièse. Il me dit : « Cette note-là ne sera pas jouée dans les bals. » A l'époque, les bals, c'était le critère. Il était obsédé par l'idée que Richard Anthony reprenne une de ses chansons. Ça ne m'intéressait pas du tout. Ce genre de truc nous séparait. J'ai laissé le la dièse. J'ai composé carrément toutes les musiques de « Melody Nelson », même si, pour des histoires de contrat, je ne suis pas toujours crédité. Mais c'est une vieille histoire sans importance. J'étais très jeune, à peine 30 ans, je ne me rendais pas compte de la différence entre un arrangement et une composition.

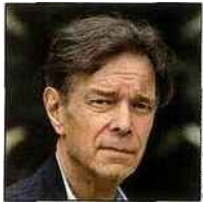
Serge voulait faire quelque chose de littéraire. Il s'est inspiré d'un sonnet qui



Jane Birkin  
version Lolita  
en 1971

Tony Frank-Sygma-Corbis

figurait comme exemple de versification dans son dictionnaire de rimes. On avait tous les deux le même dictionnaire, à couverture bleue. C'était un poème de Heredia : « *Comme un vol de gerfauts, hors du charnier natal...* ». D'où le côté un peu emphatique de « Melody » et de « Cargo culte ». Et la musique un peu ronflante de l'alexandrin. Au départ, Serge ne voulait écrire que des sonnets pour le disque. Mais ça ne collait pas. Parfois, on se téléphonait dans la nuit. Une fois, il cherchait un truc arabe pour les paroles de la chanson « Melody ». Il me dit : « *Qu'est-ce qui est arabe ?* » Je suis allé chez l'épicerie en bas de chez moi. J'y ai glané le mot *ras-el-hanout*, qui désigne un mélange d'épices. Une



Fabrice Pliskin

Né en 1943 à Bécon-les-Bruyères, Jean-Claude Vannier a appris l'art de l'orchestration dans un « *Que sais-je ?* ». Auteur, interprète, compositeur, il a réalisé mille arrangements, pour Brigitte Fontaine, Johnny Hallyday, Michel Polnareff, Barbara, Claude Nougaro ou Jane Birkin.

autre fois, il cherchait un nom de Rolls-Royce, toujours pour « Melody ». Mon père, qui travaillait pour les compteurs Geiger et qui a 200 brevets à son actif, m'a envoyé la liste de différents modèles de Rolls. Dans la liste, Serge a choisi la Silver Ghost.

Un an après, on est allés à la Sacem pour voir nos droits d'auteur. Le disque était un four. Une somme ridicule. De quoi acheter des cigarettes. Quand Serge a vu le chiffre, il a cru que c'était une erreur. Il n'a plus jamais fait « Melody Nelson » sur scène. Ensuite j'ai enregistré « *L'Enfant assassin des mouches* ». Un album instrumental, qui n'est jamais sorti. Je le fais écouter à Serge, rue de Verneuil. Il était assis sur son vieux fauteuil de dentiste et il m'installait sur le prie-Dieu. « *Ça te va bien* », me disait-il. C'était son côté pervers. J'étais blond et très gay à côté de lui. Je suis d'origine protestante. Lui, il était juif quand ça l'arrangeait. Même s'il a eu aussi des problèmes avec les antisémites. Il me dit : « *Laisse-moi la nuit et on s'appelle demain.* » Il a composé un conte cruel à partir de la musique. Aujourd'hui, « Melody Nelson » et « *L'Enfant assassin des mouches* » font l'objet d'un culte surprenant. En 2006, quand j'ai rejoué ces deux disques au Barbican Centre de Londres avec l'orchestre de la BBC, il y avait 3 500 personnes debout, qui hurlaient. Moi qui ai joué parfois devant sept personnes dans des caves improbables de province, je ne suis pas habitué à ça.

Propos recueillis par  
**FABRICE PLISKIN**

« *Histoire de Melody Nelson* » et « *L'Enfant assassin des mouches* » : *Cité de la Musique*, mercredi 22 et jeudi 23 octobre à 20 heures. Avec Brigitte Fontaine, Mathieu Amalric, Brian Molko, Alain Chamfort, Daniel Darc... Mise en scène : Clémence Weill. Direction : Jean-Claude Vannier.

## « Le Poinçonneur des Lilas » a 50 ans L'homme à la tête de trou

Esclave du taylorisme et figure baudelairienne de l'artiste... Portrait d'un héros de la vie moderne

**P**araît qu'y a pas d'sot métier / Moi j'fais des trous dans des billets. » Petite phénoménologie d'une conscience urbaine, « le Poinçonneur des Lilas » chante la passion d'un christ de la RATP. Ce héros sans nom, sans mémoire et sans avenir, a d'illustres ancêtres. Sous son « *ciel de faïence* »,



Agence Bernard

Des correspondances du métro aux « *Correspondances* » de Baudelaire

c'est le citadin moderne de Baudelaire, dont le destin est de se laisser coudoyer par la foule amorphe jusqu'à l'hébété. C'est aussi l'homme-robot, déshumanisé par la machine et la répétition industrielle, tel que Chaplin le représenta dans « *les Temps modernes* » : « *Toujours des p'tits trous.* » Le poinçonneur de Gainsbourg, c'est l'homme à la tête de trou. Depuis, son destin est scellé : le progrès l'a métamorphosé en composteur automatique.

Un demi-siècle de servitude : publiée en 1958, la chanson de Gainsbourg nous jette dans un monde de la solitude, sans lointain ni prochain, une « *cave* » où les yeux humains semblent avoir perdu le pouvoir de regarder. Superhéros de la vie moderne, le poinçonneur est un homme invisible et immobile annihilé par la trans-

parence et la vitesse du passant (« *Le gars qu'on croise et qu'on n'regarde pas* »). Tableau parisien au lyrisme antilyrique, ces « *Notes d'un souterrain* » s'inscrivent dans la droite ligne des analyses de Walter Benjamin sur l'auteur des « *Fleurs du Mal* » : « *A cette expérience vécue du choc, telle que la vit le passant au milieu de la foule, correspond l'expérience vécue du travailleur aux prises avec la machine.* »

Encore des petits trous. Dans sa « *fantasque escrime* » (Baudelaire), dans sa fureur de perforation, le poinçonneur ne serait-il pas, pour Gainsbourg, la figure de l'artiste par excellence ? Une béance en proie au double dressage de la technique et de l'information de masse (« *Pour tuer l'ennui, j'ai dans ma veste les extraits du "Reader's Digest"* »). Une jolie machine warholienne. Chose étrange, le geste du poinçonnage semble hanter le chanteur, comme un geste d'esclave mais aussi de rebelle : le poinçonneur fait des trous dans des « *billets* », comme Gainsbourg brûlera, nihiliste en Repetto, un billet de 500 francs à la télévision.

Pour accomplir son alchimie du verbe, le barde aquiboniste doit faire l'expérience sérielle de l'évidement du monde. On songe à « *Ce mortel ennui* », autre chanson de 1958, où l'amour, loin d'être l'échange de deux fantaisies, n'est plus qu'une sorte de morne poinçonnage réciproque : « *Alors pour tuer le temps / Entre l'amour et l'amour / J'prends l'journal et mon stylo / Et je remplis / Et les a et les o.* » Voyelles-cavités qui annoncent le « *sexe cyclopéen* » de Lola Rastaquouère, cette prostituée où l'amant-poète s'abîme aveuglément, comme on s'engouffre dans le métro.

**FABRICE PLISKIN**

A voir : « *le Poinçonneur des Lilas a 50 ans !* », exposition Maison Folie Moulins, 47, rue d'Arras, Lille. Du 13 novembre au 21 décembre.